

Isabelle Daunais. *Des ponts dans la brume*, Montréal, Éditions du Boréal, 2008, 182 p.

Jonathan Livernois

Volume 10, numéro 2, printemps 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023312ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023312ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2010). Compte rendu de [Isabelle Daunais. *Des ponts dans la brume*, Montréal, Éditions du Boréal, 2008, 182 p.] *Mens*, 10(2), 111–113.
<https://doi.org/10.7202/1023312ar>

Isabelle Daunais. *Des ponts dans la brume*, Montréal, Éditions du Boréal, 2008, 182 p.

Si Laurent Mailhot a choisi un texte d'Isabelle Daunais pour conclure son anthologie de l'essai québécois depuis 1845 (Hurtubise HMH, 2005), c'est probablement pour donner à penser que cette essayiste « perspicace, audacieuse » et « créatrice d'idées » représente quelque chose comme l'avenir du genre. Tous ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de lire les textes épars du professeur de l'Université McGill pourront désormais juger de cette opinion de Mailhot puisque le recueil *Des ponts dans la brume* a paru en 2008 dans la collection « Papiers collés » des Éditions du Boréal. Les textes rassemblés ici, publiés entre 2002 et 2008 dans *L'Atelier du roman* et *L'Inconvénient*, traitant aussi bien de la poétique dostoïevskienne que du Festival international de poésie de Trois-Rivières, donneront une bonne idée du parcours à peine entamé de l'essayiste.

Dans un « monde apaisé » où il devient difficile de démêler, voire de trouver les raisons de ses combats, Isabelle Daunais n'est certaine que d'une chose : le roman est encore un observatoire unique des comportements humains. C'est cet art qui lui révélera « l'univers rempli d'énigmes et de drôlerie où nous vivons ». Pour l'aborder, elle se fera praticienne d'un autre genre, « plus discret, plus réservé » : l'essai. Elle voudra ainsi loger au « moyen étage » de Montaigne, « ce lieu où il est impossible de juger », non à cause d'une méconnaissance du monde, « mais parce que dans cet espace horizontal aucune conclusion n'est sûre, aucune fin déterminée et que poser une question, entrouvrir une perspective ou trouver une exception fait éclater tout ce qui s'imposait jusqu'alors comme une vérité ». Ce parti pris pour une lecture romanesque du monde, suspendant le jugement, ne doit pas occulter pour autant ce sur quoi repose l'ouvrage. En plus d'adhérer pleinement à la définition et à l'histoire du roman selon Milan Kundera (il faut noter la grande place accordée à Cervantès dans ces pages), Isabelle Daunais s'inscrit dans le sillage critique de Philippe Muray, dont les idées affleurent partout dans *L'Inconvénient* et *L'Atelier*

du roman. Aussi reconnaîtra-t-on ici l'influence considérable de François Ricard, tant par le ton ironique que par les thèmes abordés. En fait, le lecteur qui fréquente l'essai québécois depuis une quinzaine d'années reconnaîtra sans trop de peine qu'Isabelle Daunais est dans la lignée des Gilles Marcotte, Jean Larose et François Ricard. On a vu pire comme parenté.

La filiation avec ces essayistes patentés se révèle pleinement lorsqu'on fait le compte des doléances d'Isabelle Daunais envers le monde moderne et la société québécoise : refus du réel et refuge dans un optimisme sans poids, anathème jeté sur tous les pans du passé, y compris les richesses séculaires des humanités classiques, acceptation indistincte de tous les gadgets du progrès, valorisation d'un « monde d'enfants » qui rattrape jusqu'aux aînés dans leurs maisons de retraite. Certains acquiesceront à ces critiques. D'autres seront sans doute agacés par certaines formules lapidaires sur « notre monde » qui mériteraient d'être nuancées, par une ironie qui laisse parfois le lecteur sur sa faim. Nous sommes assis entre ces deux chaises : la position est confortable pour le critique que nous sommes ; elle l'est moins pour le citoyen que nous sommes aussi et qui découvre sa société à travers ces essais. Mais Isabelle Daunais avait averti ses lecteurs : elle loge au « moyen étage » de l'essai. Comme l'écrivait Pierre Vadeboncoeur, l'essai est semblable à un *ready-made* : le simple objet discursif, parce qu'il devient un objet esthétique, ne saurait être « réfuté » à cause des idées qu'il véhicule. Si nous acceptons cette idée, il importe de faire la part belle aux qualités stylistiques du recueil : une écriture juste et sobre, un grand souci de clarté et de méthode, des réflexions qui, chose rare, prennent tout leur temps pour s'énoncer et se déployer.

Malgré ces qualités indéniables, on peut regretter une chose : ne pas voir Isabelle Daunais aborder plus souvent d'autres romanciers que ceux qui s'inscrivent déjà dans la grande histoire du roman selon Milan Kundera. Ses lectures perspicaces du couple Tolstoï/Dostoïevski, de Roth et de Proust sont parmi les textes les plus réussis et les plus originaux de ce recueil ; on aimerait la lire davantage sur les littératures

contemporaine et québécoise. On peut quand même noter une ouverture importante sur cette dernière littérature dans l'excellent essai « La condition idyllique », consacré à *Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy. Isabelle Daunais en arrive à la conclusion originale que l'échec du personnage éponyme, incapable de vivre l'idylle promise par ce lieu parfait qu'est le lac Vert, n'est pas causé uniquement par un décalage entre ses désirs et ses moyens ou par sa condition d'homme de la foule : il relève aussi (et surtout) du fait que Chenevert évolue déjà dans un monde idyllique duquel la réalité est absente. L'essayiste pousse l'hypothèse : c'est tout le Québec qui est plongé dans une « condition idyllique » séculaire qui confère un statut particulier à notre culture. Bien qu'elle reprenne de nouveau des thèmes kundériens (la légèreté et l'idylle), Isabelle Daunais aborde de manière particulièrement stimulante un classique du cru. Cette lecture originale anime aussi un autre essai du recueil, « La littérature écologique », où elle propose l'idée audacieuse que la littérature québécoise a été « le premier canal (ou la première victime) de notre désir de dépouillement » qui s'incarne aujourd'hui dans notre conscience écologique. Le terreau n'est pas épuisé par la parution du recueil : Isabelle Daunais proposait un compte rendu du roman de Dominique Fortier, *Du bon usage des étoiles* (Alto, 2008), qui va dans le sens de ces réflexions neuves. À tout prendre, si Laurent Mailhot a raison de considérer l'œuvre d'Isabelle Daunais comme la voix prometteuse de l'essai québécois – ce dont nous ne doutons pas un instant –, nous croyons que c'est par ces lectures aussi riches qu'inventives qu'elle se fera surtout entendre au cours des prochaines années.

— Jonathan Livernois
Département de langue et littérature françaises
Université McGill